

Spinoza, que de croire que les prophètes ont eu un corps humain et n'ont pas eu une âme humaine¹, et par conséquent que leur conscience et leurs sensations ont été d'une autre nature que les nôtres². » Les prophètes ne diffèrent des autres hommes que par une imagination plus vive :

Les prophètes n'eurent pas en partage une âme plus parfaite que celle des autres hommes, mais seulement une puissance d'imagination plus forte³... Nous pouvons donc dire sans scrupule que les prophètes ne connaissaient ce qui leur était révélé par Dieu qu'au moyen de l'imagination, c'est-à-dire par l'intermédiaire de paroles ou d'images, vraies ou fantastiques⁴.

La preuve que les prophètes n'eurent aucune connaissance surnaturelle ni de Dieu ni de l'avenir, c'est qu'on rencontre, dit-il, dans leurs écrits de fausses prophéties⁵ et des contradictions évidentes⁶. Moïse, qui passe pour

¹ Aucun chrétien n'enseigne que les prophètes n'ont pas eu une âme humaine et des facultés humaines. Spinoza s'est fait une fausse idée du prophète et des communications qu'il reçoit de Dieu. La différence entre le prophète et un homme ordinaire, c'est que Dieu fait surnaturellement au premier des communications qu'il ne fait pas au second.

² *Tract. theol. polit.*, I, 3, t. III, p. 16; traduct. Saisset, t. I, p. 192; t. II, p. 16.

³ *Tract. theol. polit.*, II, 1, t. III, p. 32; traduct. Saisset, t. II, p. 34.

⁴ *Tract. theol. polit.*, I, 43, t. III, p. 30; traduct. Saisset, t. II, p. 32.

⁵ Jer., xxxiv, 4-5; cf. l. II, 8-11; *Tract. theolog. polit.*, x, 38, t. III, p. 163.

⁶ *Tract. theol. polit.*, x, 31 et suiv., t. III, p. 162.

avoir reçu de Dieu tant de révélations, avait sur sa nature des notions fort incomplètes et fort peu exactes :

Moïse croit que Jéhovah est plus grand que tous les autres dieux et qu'il a une puissance singulière, (mais) a-t-il considéré ces êtres qui remplissent les fonctions divines comme des créatures de Dieu? On peut en douter. Il n'a rien dit en effet, que je sache, de leur création ni de leur origine¹. La doctrine qu'il enseigne, la voici en quelques mots : L'Être suprême a fait passer ce monde visible² du chaos à l'ordre, et y a déposé les germes des choses naturelles. Il a sur toutes choses un droit souverain et une souveraine puissance, et c'est en vertu de cette puissance et de ce droit qu'il s'est choisi pour lui seul la nation hébraïque³, ainsi qu'une certaine contrée de l'univers, laissant les autres nations et les autres contrées aux soins de dieux subordonnés. C'est pourquoi il est le Dieu d'Israël, le Dieu de Jérusalem⁴, et les autres dieux sont les dieux des autres nations⁵.

Ainsi Moïse est monothéiste dans son culte, mais il ne l'est point dans sa foi; il n'adore qu'un seul Dieu, mais il croit, d'après le philosophe panthéiste, à l'existence de plusieurs⁶. Si le plus grand des prophètes a été

¹ Les passages où le Pentateuque professe le monothéisme sont nombreux, contrairement à ce qu'affirme Spinoza. Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. III, p. 28 et suiv.

² Gen., I, 2.

³ Deut., x, 14-15.

⁴ II Par., xxxii, 19.

⁵ *Tract. theol. polit.*, II, 37, t. III, p. 42; traduct. Saisset, t. II, p. 47.

⁶ *Tract. theol. polit.*, II, 38, t. III, p. 42; traduct. Saisset, t. II, p. 47.

dans l'erreur sur ce point capital, comment s'étonner que les autres écrivains bibliques n'aient point eu des idées plus saines ?

Après avoir examiné la notion de la prophétie et celle du miracle, Spinoza passe à l'examen même des écrits de l'Ancien Testament.

La critique biblique occupe une large place dans le *Traité théologique*. De négation en négation, Spinoza est amené à rejeter l'authenticité de plusieurs des écrits canoniques. Il emprunte une partie de ses idées à Aben-Esra, à Maimonide et à des écrivains plus récents. Hobbes avait déjà dit en 1651 que « le Pentateuque semble avoir été écrit plutôt *sur* Moïse que *par* Moïse¹, » et il est possible qu'en ce point, comme en plusieurs autres, le philosophe de Malmsbury ait été l'inspirateur du libre-penseur d'Amsterdam². Ce dernier avait peut-être aussi puisé cette idée dans Isaac La Peyrère, l'inventeur des Préadamites, l'auteur du *Systema theologicum* (1653). C'est ce que supposait Jacob Thomas, professeur de morale à Leipzig, maître et correspondant de Leibnitz, l'un des premiers qui aient combattu les erreurs de Spinoza³. Quoiqu'il en soit, l'auteur du *Traité théologico-politique* consacre un chapitre⁴ à faire « voir que le Pentateuque

¹ Hobbes, *Leviathan*, III, c. 33. Sur Hobbes, voir le t. II, l. II, ch. I.

² J. Martineau, *A Study of Spinoza*, p. 360.

³ Voir Diestel, *Geschichte des Alten Testaments*, note 27, p. 357 ; Ginsberg, *Einleitung zu Spinoza's Tract. theol. polit.*, p. 19 ; J. Martineau, *A Study of Spinoza*, p. 360-361.

⁴ Le chapitre VIII, t. III, p. 125 et suiv. ; traduct. Saisset, t. II, p. 153 et suiv.

et les livres de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel et des Rois ne sont point authentiques. » C'est ainsi qu'il commence une guerre en règle contre la Sainte Écriture et qu'il devance sur ce terrain, comme sur celui de la négation du surnaturel, le XIX^e siècle.

Spinoza examine le Pentateuque à la loupe et il y relève les petits détails qui, d'après lui, prouvent que cet écrit est postérieur à Moïse. Ainsi, parce que le Deutéronome parle du lit de fer d'Og, roi de Basan, conservé à Rabbah¹ et que Rabbah ne fut conquise, dit-il, que par David², il en conclut que le Deutéronome n'a pu être composé avant le temps de David³, comme si quelques gloses additionnelles sans importance n'avaient pas pu être introduites dans le texte, et comme si l'on ne pouvait connaître les curiosités que possède une cité sans en avoir fait la conquête les armes à la main ! A ce compte, en France, nous devrions ignorer que Rome possède les ruines du Colysée et l'arc de triomphe de Titus. C'est sur ces vétilles et autres semblables que Spinoza s'appuie pour rejeter l'origine mosaïque du Pentateuque et l'authenticité de la plupart des livres historiques de l'Ancien Testament.

Quant aux prophètes, Spinoza n'en nie pas, en général, l'authenticité. Il dit même expressément, au sujet du livre de Daniel : « Il n'y a aucun doute qu'à partir du chapitre VIII, ce livre ne soit l'ouvrage du prophète

¹ Deut., III, 11.

² II Sam. (II Reg.), XII, 29-30.

³ *Tract. theol. polit.*, VIII, 11, t. II, p. 127 ; traduct. Saisset, t. II, p. 156. Spinoza déclare qu'il tire cet argument d'Aben-Esra.

dont il porte le nom¹. » Les premiers chapitres ont été tirés « des chronologies chaldéennes². » Il se borne à soutenir que, « si on examine attentivement (les livres des prophètes), on reconnaîtra que les prophéties qu'ils contiennent ont été recueillies dans d'autres livres, qu'elles ne sont point toujours disposées dans le même ordre où elles ont été proposées ou écrites, enfin que ce ne sont point là toutes les prophéties, mais seulement celles qu'on a retrouvées de côté et d'autre; d'où il suit que ces livres ne sont véritablement que des fragments des prophètes³. » Il était réservé à notre siècle d'aller plus loin que Spinoza et de nier l'authenticité d'un grand nombre d'oracles prophétiques.

Arrivé à la critique du Nouveau Testament, Spinoza déclare qu'il ne s'y aventurera point⁴, et il se contente de dire quelques mots sur les Apôtres⁵.

En résumé, le père du panthéisme moderne attribue une formation lente et graduelle aux livres de l'Écriture et il inaugure l'interprétation historique dont on devait tant abuser plus tard. Il n'applique encore ces principes qu'à la littérature d'Israël, non à l'histoire du peuple

¹ *Tract. theol. polit.*, x, 19, t. II, p. 158; traduct. Saisset, t. II, p. 191.

² *Tract. theolog. polit.*, x, 19, t. II, p. 158; traduct. Saisset, t. II, p. 191.

³ *Tract. theolog. polit.*, x, 6, t. II, p. 156; traduct. Saisset, t. II, p. 188.

⁴ *Tract. theolog. polit.*, x, 48, t. III, p. 166; traduct. Saisset, t. II, p. 200.

⁵ *Tract. theol. polit.*, XI, t. III, p. 166 et suiv.; traduct. Saisset, t. II, p. 200 et suiv.

d'Israël lui-même, dont il élimine seulement les faits miraculeux, mais le pas le plus important est fait; il a débarrassé le chemin à ses successeurs; il a posé les bases de la théorie du développement de l'idée religieuse dans l'humanité, on n'aura plus désormais qu'à tirer les conséquences qu'il n'a pas déduites, et à supposer comme des couchés diverses qui marquent la croissance naturelle de la religion judaïque et en contiennent l'explication aux yeux du rationaliste¹.

Quoique Spinoza n'ait pas osé entreprendre la critique des livres qui composent le Nouveau Testament, il nous a fait connaître néanmoins sa manière de voir sur la personne de Jésus-Christ. Il parle du Sauveur, non comme le ferait un Juif, mais un rationaliste d'aujourd'hui qui se dirait chrétien.

Voici de quelle manière il conçoit la rédemption. Il rejette le récit de la chute dans le sens littéral, il l'accepte dans un sens figuré, ou comme on dit maintenant, dans un sens mythique. L'histoire de la tentation d'Adam et de sa faute signifie que l'homme perd sa liberté, quand il s'abaisse aux choses terrestres, et qu'il ne peut la recouvrer que « par l'esprit du Christ, c'est-à-dire par l'idée de Dieu, qui seule peut faire que l'homme soit libre². » C'est de cette manière allégorique qu'est compris l'Évangile.

Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza reconnaît à Jésus-Christ des qualités extraordinaires :

¹ J. Martineau, *A Study of Spinoza*, p. 367.

² *Ethica*, part. IV, propos. 68, Scholion, t. I, p. 377; trad. Saisset, t. III, p. 243.

Bien qu'il soit aisé de comprendre que Dieu se puisse communiquer immédiatement aux hommes, puisque sans aucun intermédiaire corporel il communique son essence à notre âme, il est vrai néanmoins qu'un homme, pour comprendre par la seule force de son âme des vérités qui ne sont pas contenues dans les premiers principes de la connaissance humaine et n'en peuvent être déduites, devait posséder une âme bien supérieure à la nôtre et bien plus excellente. Aussi je ne crois pas que personne ait jamais atteint ce degré éminent de perfection, hormis Jésus-Christ, à qui furent révélés immédiatement, sans paroles et sans visions, ces décrets de Dieu qui mènent l'homme au salut. Dieu se manifesta donc aux Apôtres par l'âme de Jésus-Christ, comme il avait fait à Moïse par une voix aérienne; et c'est pourquoi l'on peut dire que la voix du Christ, comme celle qu'entendait Moïse, était la voix de Dieu. On peut dire aussi dans ce même sens que la sagesse de Dieu, j'entends une sagesse plus qu'humaine, s'est revêtue de notre nature dans la personne de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a été la voie du salut¹.

Jésus-Christ n'est donc pas seulement l'organe de la révélation divine, mais la révélation divine elle-même, « la bouche de Dieu, » comme il s'exprime plus loin :

Il faut admettre que le Christ, bien qu'il paraisse, lui aussi, avoir prescrit des lois au nom de Dieu, comprenait les choses dans leur vérité d'une manière adéquate. Car le Christ a moins été un prophète que la bouche même de

¹ *Tract. theolog. polit.*, I, 22-23, t. III, p. 22; trad. Saisset, *Œuvres*, édit. 1861, t. II, p. 23.

Dieu... C'est donc un principe bien établi que Jésus-Christ a conçu la révélation divine en elle-même d'une manière adéquate¹.

Ces paroles sont surprenantes sous la plume d'un Juif panthéiste, puisqu'il semble faire de Jésus-Christ un personnage surnaturel, doué d'une intelligence plus qu'humaine, sinon divine², mais Spinoza en atténue la force par cette déclaration :

Je dois avertir ici que je ne prétends ni soutenir ni rejeter les sentiments de certaines Églises touchant Jésus-Christ; car j'avoue franchement que je ne les comprends pas. Tout ce que j'ai soutenu jusqu'à ce moment, je l'ai tiré de l'Écriture elle-même³.

Ce qu'on peut du moins conclure de ces aveux, c'est que le Nouveau Testament exprime d'une manière si claire le caractère divin de Notre-Seigneur que Spinoza lui-même n'a pu s'empêcher de l'y reconnaître. Quant à son opinion personnelle, le philosophe panthéiste la dévoile dans ses lettres, où il est moins réservé que dans ses écrits imprimés et où il parle sans réticence. Il écrit à son ami Oldenburg :

Pour vous montrer ouvertement ma pensée, je dis qu'il n'est pas absolument nécessaire pour le salut de connaître le Christ selon la chair; mais il en est tout autrement si on parle de ce Fils de Dieu, c'est-à-dire de cette éternelle

¹ *Tract. theol. polit.*, IV, 31, t. III, p. 68; trad. Saisset, t. II, p. 80-81.

² E. Saisset, *Œuvres de Spinoza*, Introd., 1^{re} partie, X, t. I, p. 197.

³ *Tract. theol. polit.*, I, 24, t. III, p. 22; trad. Saisset, t. II, p. 23.

sagesse de Dieu qui s'est manifestée en toutes choses, et principalement dans l'âme humaine, et plus encore que partout ailleurs, dans Jésus-Christ. Sans cette sagesse, nul ne peut parvenir à l'état de béatitude, puisque c'est elle seule qui nous enseigne ce que c'est que le vrai et le faux, le bien et le mal. Quant à ce qu'ajoutent certaines Églises, que Dieu a revêtu la nature humaine, j'ai expressément averti que je ne savais point ce qu'elles veulent dire; et pour parler franchement, j'avouerai qu'elles me semblent parler un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature du carré¹. ... Est-ce que vous croyez, quand l'Écriture dit que Dieu s'est manifesté dans la nue, ou qu'il a habité dans le Tabernacle ou dans le Temple, que Dieu se soit revêtu de la nature de la nue, de celle du Temple ou du Tabernacle? Or Jésus-Christ ne dit rien de plus de soi-même² : il dit qu'il est le temple de Dieu, entendant par là, je le répète, encore une fois, que Dieu s'est surtout manifesté dans Jésus-Christ. Et c'est ce que Jean a voulu exprimer avec plus de force encore par ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair*. Soyez sûr que, tout en écrivant son Évangile en grec, Jean *hébraïse* cependant³.

Spinoza accepte dans le sens littéral l'histoire de la passion et de la mort de Jésus, mais il explique sa résurrection dans un sens allégorique. Il écrit à Oldenburg :

¹ *Epist.* XXI, 4, H. Oldenburgio, t. II, p. 195; traduct. Saisset, t. III, p. 367 (Lettre VIII).

² Ceci n'est pas exact. Cf. *Ego et Pater unum sumus*, dans Joa., x, 30, et beaucoup d'autres passages semblables.

³ *Epist.* XXIII, 9, H. Oldenburgio, t. II, p. 200; traduct. Saisset, t. III, p. 373 (Lettre X). Spinoza attaque avec beaucoup plus de violence encore le mystère de l'Eucharistie, *Epist.* LXXIV, 6, à Burgh, t. II, p. 350; traduct. Saisset, t. III, p. 454 (Lettre XXXVIII).

Je prends comme vous au sens littéral la passion, la mort et l'ensevelissement de Jésus-Christ¹; c'est seulement sa résurrection que j'interprète au sens allégorique. J'accorde aussi que cette résurrection est racontée par les évangélistes avec de telles circonstances qu'il est impossible de méconnaître qu'ils ont effectivement cru que le corps de Jésus-Christ était ressuscité et monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu, et je crois même que des infidèles auraient pu voir tout cela, s'ils avaient été présents au même lieu où Jésus-Christ apparut à ses disciples, mais il n'en est pas moins vrai que les disciples de Jésus-Christ ont pu se tromper sans que la doctrine de l'Évangile en soit altérée². ... Je conclus que la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts est au fond une résurrection toute spirituelle, révélée aux seuls fidèles selon la portée de leur esprit; par où j'entends que Jésus-Christ fut appelé de la vie à l'éternité, et qu'après sa passion il s'éleva du sein des morts (en prenant ce mot dans le sens où Jésus-Christ a dit : *Laissez les morts ensevelir leurs morts*³), comme il s'était élevé par sa vie et par sa mort, en donnant l'exemple d'une sainteté sans égale. Dans ce même sens, il ressuscite ses disciples d'entre les morts, en tant qu'ils suivent l'exemple de sa mort et de sa vie. Et je ne crois pas qu'il fût difficile d'expliquer toute la doctrine de l'Évangile à l'aide de ce système d'interprétation⁴.

¹ Voir ce que lui avait écrit Oldenburg à ce sujet, *Epist.* XXIV, 4, H. Oldenburgio, t. II, p. 201-202; traduct. Saisset, t. III, p. 375 (Lettre XI).

² *Epist.* XXV, 6, H. Oldenburgio, t. II, p. 203; traduct. Saisset, t. III, p. 377-378 (Lettre XII).

³ *Matth.*, VIII, 21-22.

⁴ *Epist.* XXIII, 6, H. Oldenburgio, t. II, p. 199; traduct. Saisset, t. III, p. 372 (Lettre X).

« Ce système d'interprétation » est de tous points insoutenable. Il suffit de lire les Évangiles pour se convaincre que ceux qui les ont écrits n'ont jamais songé à faire des allégories, mais ont voulu raconter des faits réels et positifs. Une pareille explication trahit l'embaras et les perplexités de celui qui la propose, si elle n'est pas la marque d'un esprit faux et dévoyé¹.

Ainsi, pour Spinoza, la révélation n'existe point; les miracles ne sont que des paraboles ou des événements naturels, les prophéties que des illusions ou des symboles; le Pentateuque et la plupart des livres de l'Ancien Testament ne sont pas authentiques; Moïse n'est pas un législateur inspiré, mais seulement un grand politique. Jésus-Christ n'est pas un Dieu, ce n'est qu'une âme noble, le premier des sages. Notons toutes ces paroles. Nous les entendrons répéter par une foule de bouches après moins de deux siècles écoulés.

Quand toutes ces idées furent émises pour la première fois, elles furent sévèrement jugées. Les plus grands esprits du XVII^e siècle les condamnèrent; elles n'attirèrent qu'une médiocre attention et parurent comme oubliées pendant les trois premiers quarts du XVIII^e siècle²; mais depuis environ cent ans, elles ont trouvé dans toute l'Europe, et surtout en Allemagne, de chaleureux

¹ Les attaques de Spinoza contre les Écritures furent spécialement réfutées par J. Musæus, *Spinosismus, hoc est, tractatus theologico-politicus ad veritatis lancem examinatus*, A. MDCLXXIV (Trois ans après la publication de l'ouvrage du philosophe hollandais). In-4°, Witebergæ, 1708 (B. N., D² 1549).

² Voir F. Pollock, *Spinoza*, ch. XII, *Spinoza and modern Thought*, p. 373 et suiv.

admirateurs, qui les ont ardemment défendues et propagées. Celui qui pour Grævius était une peste¹; pour le docteur Musæus, un monstre, un esprit infernal²; pour Christian Kortholt, un galeux et un buisson d'épines³, est devenu pour les incrédules contemporains d'outre-Rhin un des plus grands génies, l'honneur de l'esprit humain. Jacobi a raconté une conversation célèbre qu'il eut avec Lessing, le second Luther, le Luther rationaliste de l'Allemagne. « J'étais allé chez Lessing, dit Jacobi, dans l'espérance qu'il me viendrait en aide contre Spinoza. » Lessing lui répondit : « *Ἐν καὶ πᾶσι, tout est un.* Je ne connais que cela. Il n'y a pas d'autre philosophie que la philosophie de Spinoza⁴. » Bientôt c'est dans toute l'Allemagne une espèce d'idolâtrie pour le philosophe hollandais. Le docteur Paulus, qui s'est fait un nom dans la guerre contre les Livres Saints, publie ses œuvres à Iéna, en 1803; il n'y insère pas quelques notes marginales de la main de Spinoza, Murr publie les notes marginales; on

¹ Georges Grævius, *Epist. ad Nicol. Heinsium*, 24 janvier 1676, dans S. Burmann, *Sylloges Epistolarum*, in-4°, Leyde, 1727, t. IV, p. 475. « Nihil pestilentius orbis terrarum vidit. »

² Musæus, *Spinosismus, hoc est, Tractatus theologico-politicus ad veritatis lancem examinatus*, § 1, III, p. 5, 6.

³ Christ. Kortholt, *De tribus impostoribus magnis liber*, section III, 1, in-12, Kaloni, 1680, p. 139 (B. N., H 15616). Kortholt joue sur le nom de Spinoza : « Benedictus est Spinosa, quem rectius Maledictum dixeris, quod spinosa ex divina maledictione terra. » Voir E. Saisset, *Œuvres de Spinoza*, t. 1, p. 2.

⁴ Voir l'entretien de Jacobi et Lessing dans J. Willm, *Histoire de la philosophie allemande*, 4 in-8°, Paris, 1847, t. II, p. 458 et suiv.; Pollock, *Spinoza*, p. 391-392. Cf. K. Rehorn, *G. E. Lessing's Stellung zur Philosophie der Spinoza*, in-8°, Francfort-sur-le-Mein, 1877.

trouve plus tard quelques variantes insignifiantes de ces notes, Doron publie les variantes. L'enthousiasme des poètes pour Spinoza ne connaît pas de bornes. « Je me réfugiai dans mon antique asile, l'*Éthique* de Spinoza, » écrivait Goethe¹; ce qui faisait dire à Herder : « Ne pourrait-on pas persuader à Goethe de lire un autre livre que l'*Éthique*? » Novalis s'enflammait pour la « nature naturante » du panthéiste moderne, cette « nature qui s'agite sourdement dans les eaux et les vents, sommeille dans la plante, s'éveille dans l'animal, pense dans l'homme et remplit tout de son inépuisable activité². » Il déclarait Spinoza « ivre de Dieu. »

Les théologiens eux-mêmes n'échappaient pas tous à l'entraînement général. Schleiermacher, professeur de théologie à l'université de Berlin, écrit :

Sacrifiez avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza ! Le sublime esprit du monde le pénétra ; l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour ; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel et il vit que lui aussi était pour le monde un miroir digne d'amour ; il fut plein de religion et plein de l'Esprit-Saint ; aussi nous apparaît-il solitaire et non égalé, maître en son art, mais élevé au-dessus du profane, sans disciple et sans droit de bourgeoisie³.

¹ Voir les éloges que Goethe fait de Spinoza, *Aus meinem Leben*, l. xiv et xv, *Werke*, édit. Baudry, t. III, p. 501, 513.

² E. Saisset, *Œuvres de Spinoza*, Introd., t. 1, p. 6-7.

³ Voir Saisset, *Œuvres de Spinoza*, Introd., t. 1, p. 7.

M. Renan, le jour même où il prononçait à la Haye le panégyrique de Spinoza, pour le deuxième centenaire de la mort du philosophe, n'a pu s'empêcher de le reconnaître : « Il y eut peut-être quelque exagération dans ce premier élan de réparation tardive¹. » Néanmoins il brûle à son tour son encens devant l'idole des librepenseurs. « Spinoza a été le plus grand des Juifs modernes²... Il est comme Moïse, à qui se révèlent sur la montagne des secrets inconnus au vulgaire..., il a été le Voyant de son âge ; il a été à son heure celui qui a vu le plus profond en Dieu³... Depuis les jours d'Épictète et de Marc-Aurèle on n'avait pas vu une vie si profondément pénétrée par le sentiment du divin⁴... Ses lettres à Oldenburg sur la résurrection de Jésus-Christ et sur la manière dont saint Paul l'entendait, sont des chefs-d'œuvre qui, cent cinquante ans plus tard, auraient passé pour le manifeste de toute une école de théologie critique⁵... Inclignons-nous tous ensemble, Messieurs, devant le grand et illustre penseur qui, il y a deux cents ans, prouva mieux que personne, par l'exemple de sa vie et par la puissance, jeune encore aujourd'hui, de ses ouvrages, ce qu'il y a dans de telles pensées de joie spirituelle et d'onction sainte. Faisons avec Schleiermacher, l'hommage de ce que nous savons produire de

¹ E. Renan, *Spinoza, Conférence tenue à la Haye*, le 21 février 1877, in-8°, Paris, 1877, p. 3.

² *Ibid.*, p. 6.

³ *Ibid.*, p. 9.

⁴ *Ibid.*, p. 20.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

plus exquis aux mânes du saint et méconnu Spinoza¹. » Tel est l'engouement des rationalistes modernes pour le philosophe panthéiste.

Pendant que Spinoza écrivait dans sa solitude de la Haye les livres qui devaient lui acquérir plus tard une si haute réputation, un autre foyer d'incrédulité se développait en Angleterre. Il avait pris naissance dans ce pays au moment même de l'introduction du protestantisme, mais il ne commença à devenir redoutable qu'au milieu du xvii^e siècle, sous le nom de déisme. Nous devons maintenant en rechercher les origines, en retracer l'histoire et en décrire les progrès.

¹ E. Renan, *Spinoza*, p. 25.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

	Pages.
Lettre de S. G. M ^{sr} BOURRET, évêque de Rodez.....	v
Au Verbe incarné.....	xi
PRÉFACE.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
I. D'où proviennent les difficultés qui se rencontrent dans les Écritures.....	5
II. Principales espèces de difficultés qu'on rencontre dans les Écritures.....	29
III. Les défenseurs de la Bible.....	36
IV. De la manière de répondre aux objections contre la Bible.....	55
V. Le miracle.....	66

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DES ATTAQUES CONTRE LA BIBLE.

PRÉLIMINAIRES.....	84
PREMIÈRE ÉPOQUE. — LES ATTAQUES CONTRE LA BIBLE PENDANT LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.	
PRÉLIMINAIRES.....	88
CHAPITRE I. Calomnies païennes contre les Juifs et les Livres Saints.....	90